

## LE VIOLON

Paraît tous les samedis.

L'abonnement est de 50 cents par année, inviolablement payable d'avance. Nous le vendons aux agents huit cents la douzaine.

Toutes communications doivent être adressées comme suit :

LE VIOLON,  
45, Place Jacques-Cartier,  
MONTRÉAL.

H. BERTHELOT, RÉDACTEUR.

MONTRÉAL, 6 AOUT 1887



## CORRESPONDANCE DE LADEBAUCHE.

VICTOIRE REÇOIT DES NOUVELLES DE QUÉBEC

Londres, 2 août.

Mon cher Violon,

J'ai profité du slack pour faire un petit voyage et j'ai poussé jusqu'en Angleterre. Les cérémonies du Jubilé de la bourgeoisie étaient finies et elle était presque revenue de ses fatigues.

Après être arrivé à Londres, j'ai piqué tout droit à Windsor, une jolie petite paroisse qui est à une heure de chemin de fer de mon auberge. Les domestiques ont toujours gardé la bonne accoutumance de me recevoir à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit.

Lorsque je cognai à la porte de la cuisine on se dépêcha de m'ouvrir. Le souper était fini depuis longtemps et les servantes achevaient leur train avant de commencer la veillée avec leurs cavaliers.

Celle qui m'avait ouvert la porte me dit que la bourgeoisie m'attendait avec impatience dans son petit salon au ras de la salle à manger.

Je grimpai l'escalier quatre à quatre et dans un crac je me trouvai en la présence de Mme Victoire qui était en train de faire un radoub au fond de culotte d'un de ses petits enfants.

—Bonjour, madame, j'ai pas voulu vous déranger pendant les exercices du Jubilé et j'ai cru qu'il valait mieux attendre un petit brin afin que vous puissiez vous remettre sur farine.

—Mon cher Ladébauche, répondit la bourgeoisie, je suis pas mal tannée de toutes les fêtes qu'on m'a données à l'occasion de mon Jubilé. Je commence un peu à reprendre mon respire. On ne m'a pas lâchée d'une journée pendant un mois. Toutes les adresses que j'ai reçues, ça ferait au moins une vingtaine de voyages à foin.

—Est-ce que vous avez lu toutes ces adresses-là ?

—Ah ! binche, je ne pense pas. Je les ai fait lire par mes hommes de cour et c'est eux qui ont répondu. Ma foi, je t'avouerais franchement que j'ignore si les Canayens m'en ont envoyé une.

—Pour ça, oui. Vous avez dû en recevoir une charge. Les Canayens les ont écrites avec leur écriture des dimanches et leur grammaire devant les yeux.

—Dans tous les cas, mon cher Ladébauche, je ne les ai pas vues. Mais changeons de propos, j'ai appris par les gazettes que vous aviez du nouveau à m'apprendre par rapport à ce qui se passe dans ma province de Québec.

—Du nouveau, ma chère dame, il y en a ben gros, je vous assure. Je vais vous conter ça.

—C'est ça, envoie fort, pendant que tu y es. J'ai le temps de t'écouter ce soir.

—Eh bien, il faut que je vous dise tout d'abord que Mercier le Chef des Rouges, a réussi à enjôler les castors.

—Qu'est-ce que c'est que ça, des castors. Je ne connais pas de castors.

—On appelle Castors par chez nous des conservateurs mal apprivoisés qui préfèrent paccager avec les Rouges que de soutenir un gouvernement approuvé par tous les canayens honnêtes et sensés. C'est une "gang" d'imbéciles qui ont essayé de venir au pouvoir en se servant de la religion, en traitant d'hérétiques, de catholiques libéraux, de francs-maçons et d'orangistes, tous ceux qui ne pensaient pas comme eux.

Ces gens-là, au lieu d'écouter les conseils de leurs évêques, ont préféré se joindre aux Rouges qui se servent d'eux pour tirer les marrons du feu. Maintenant que Mercier se croit fort, il les a envoyés paître et les Bleus n'en veulent plus parce qu'ils mettent toujours la chicane dans le camp. Aujourd'hui les castors ont une patte de derrière sous la queue et l'autre vous savez où.

—Je comprends ce que sont vos Castors. J'en ai aussi chez moi. Mes Castors, malheureusement pour eux, n'ont jamais réussi et j'en suis fort aise.

—Mercier, voyez-vous, ma chère dame, s'est rendu le maître absolu des Castors. Il faut aujourd'hui qu'ils jouent le second violon. Ça finit par les embêter ; aujourd'hui ils "kickent" parce qu'ils n'ont pas leur part du gâteau. Rien de plus saffre qu'un Castor, il n'en a jamais assez. Quand il a le ventre plein, il en veut encore.

—Les amis de Mercier me disent que c'est un homme qui est toujours en faveur des mesures économiques. Je suppose qu'il a dû rogner les dépenses de son pays considérablement ?

—Rogner les dépenses ! Mercier, au contraire, madame. Il tombe d'excès en cilla, comme on dit dans l'Angelus. La première chose qu'il a faite en chambre, ça été d'augmenter de \$200 l'indemnité des députés. Il a eu l'effronterie de dire dernièrement sur un husting dans le comté de Laprairie que c'était les Bleus qui avaient parti le mouvement en faveur de l'augmentation de l'indemnité. Moi, qui suis très bien posté sur les affaires de Québec, je puis vous en dire quelque chose. D'abord c'est Lemieux et Deschênes de l'Islet qui voulaient \$200 de plus par session. Ils sont allés voir les Bleus et ils leur ont demandé de ne pas en parler, et que l'affaire passerait flèche. Les Rouges avaient décidé en caucus que l'indemnité serait de \$200 de plus. Les Bleus ont laissé passer la chose parce que c'était en accord avec leurs anciennes idées. Mercier a blagué le public lorsqu'il a prétendu que c'était Leblanc, un conservateur, qui avait commencé à demander l'augmentation de l'indemnité. Je vous assure, madame, que vos canayens vont vous coûter dur d'entretien pendant que les Rouges seront au pouvoir. Depuis dix ans qu'ils sont dans l'opposition à Québec, ils se sont approchés de la crèche avec la fiale basse.

—Dis-moi, Ladébauche, est-ce que Mercier fait quelque chose aujourd'hui pour la colonisation ?

—Ah ben ouiche ! de la colonisation aujourd'hui, pas plus que sur la main. Mercier a stoppé ça de la belle manière. Il a montré le bout de l'oreille pendant la dernière session, lorsqu'il a insulté le curé Labelle en pleine chambre, en l'accusant d'être un agent électoral. Le meilleur temps pour travailler à la colonisation c'est entre les semailles et les foins. Les foins sont coupés et l'argent n'est pas encore distribué. Il n'y a absolument rien de fait. Un grand nombre de Canayens sont partis pour les Etats. Maintenant on sera obligé d'exécuter les travaux dans l'automne, lorsque les jours sont bien courts. Mercier n'est bon qu'à se vanter et il n'avancera à rien avec sa colonisation. On n'a pas encore nommé de ministre d'agriculture tel qu'on l'avait pro-

mis et la colonisation aujourd'hui est entre les mains de Jimmy McShane, un commerçant de bœufs qui passe son temps à dégoiser contre le curé Labelle en disant que c'est un propre à rien et un blagueur.

—Est-ce que les Canayens endurent ces bêtises-là ?

—Oui, ma chère dame, mais ça ne peut pas durer longtemps. Mercier cherche déjà à se débarrasser de McShane qui le compromet trop auprès des amis du curé Labelle. Vous devez savoir, madame, qu'il n'y a qu'un seul homme dans le pays qui s'occupe de coloniser et cet homme c'est le curé.

—Mon cher Ladébauche, j'ai été beaucoup bâdrée il y a un mois par des Canayens qui voulaient être sirés. Mais gens ont été obligés d'en mettre au moins une douzaine à la porte. Tu comprends bien que pendant mon Jubilé, j'ai été obligée de sirer les gros des vieux pays, il ne me reste plus de sirage pour les Canayens. Du reste, le mot sironne bien mal devant certains noms de baptême de tes compatriotes. Si je m'avisais de sirer les gros parmi les Rouges on verrait des appellations bien drôles.

—Vous avez raison là, Mme Victoire, nous aurions par exemple Sir Honoré Mercier, Sir Honoré Champagne dit Beaugrand, 8 mes côtes ! Sir Anselme Trudel, Sir Cléophas Beausoleil, et bien d'autres encore.

—Penses-tu, Ladébauche, que les rouges en ont pour longtemps au pouvoir ?

—Pas plus que dix-huit mois encore. Ils ont un peu d'argent en mains, d'abord ce que la province d'Ontario leur a donné, ensuite ce qu'ils vont pomper des banques et des assurances. Plus tard ils tripoteront l'emprunt de \$3,500,000. Il est presque certain qu'une partie de l'emprunt va leur coller aux doigts. Ça ne peut pas se faire autrement, voyez-vous. Ce monde-là, ce n'est pas flush. Ça n'a pas l'accoutumance d'avoir de grosses sommes d'argent en main et je crois bien que nous aurons un scandale des plus pommés au sujet de la distribution de l'emprunt. Ça sera probablement un castor mécontent qui nous mettra la puce à l'oreille. Les Castors, tout le monde sait ça, ne sont jamais satisfaits de leur part et ils kikeront toujours, c'est pour cette raison que Mercier tient tant à s'en débarrasser au plus coupant.

Le scandale arrivera, je vous le promets, avant dix-huit mois. Vous pouvez compter dessus, comme vous êtes certaine de mourir un jour.

—Ces pauvres Canayens, ils seront donc toujours les mêmes. C'est bien démontant tout de même. Mais en attendant, est-ce que Masson reste toujours à Spencer Wood ? N'est-il pas malade ?

—Il est malade et c'est précisément pour cette raison qu'on le garde là. Son successeur devra être un malade.

Dans quelques jours, madame, vous aurez la visite de M. Chapleau, de Bytown, qui vous en donnera des nouvelles les plus fraîches. Je vous le recommande bien, c'est un de vos bon amis.

—Je serai enchantée de le revoir. Sois sûr que je lui ferai une bonne façon. Bonsoir, mon ami, à la revoyure.

Tout à toi,

LADÉBAUCHE.

## Le "Monde" et M. Mercier

Le Monde empiète sur notre terrain. Il s'attaque aujourd'hui à M. Mercier et le relance jusque dans sa vie privée.

Le Monde a tort et nous ne lui pardonnons pas sa dernière escapade. Il devrait savoir que le premier ministre de Québec, comme le Grand et le Petit Vicaire, est la propriété privée du VIOLON.

NO TRESPASSING.

Ainsi, messieurs du Monde, tenez-vous pour avertis, nous nous vengerons de vous la prochaine fois que vous porterez atteinte à nos privilèges. Le VIOLON attaque M. Mercier dans sa vie publique et non autrement.

Vous savez que c'est l'homme de la Providence. S'il va aux courses du Parc Lépine, laissez-le faire. Il n'y va pas en cette qualité. La Providence n'a rien à voir aux courses et son homme est parfaitement libre d'y agir comme bon lui semblera.

## COUPS D'ARCHET

Est-ce que tout est fini à la mort ?

—Non, assurément. Après la mort viennent les factures de la fabrique et de l'entrepreneur de pompes funèbres.

\*\*

F. X..., de Terrebonne, s'est remarié, il y a quelques années, avec une femme au-dessus de sa condition.

Un de ses amis disait dernièrement :

—Ce qui me fait le plus de peine, c'est qu'il ne se soit pas remarié avec une personne de son sexe.

\*\*

Ho ! le canon de St-Jérôme. Il a tonné dimanche dernier à l'occasion du premier exercice des pompiers. Il a été tiré cinq fois.

Le premier coup a été le plus formidable parce que le canonier l'avait bourré avec le Violon et l'Etendard. Cet horrible mélange a causé tout le fracas.

\*\*

Un jeune homme entre dans le bureau d'un médecin de Saint-Jérôme.

—Docteur, mouman m'a envoyé vous dire qu'elle a un incendie et qu'elle a bien peur de ça. Elle voudrait avoir des remèdes.

Le médecin a compris que l'incendie dont souffrait la femme était une dysenterie qu'il traitait depuis quelques jours.

\*\*

Un mardi matin.

—Te voilà enfin dégrisé ; ce n'est pas trop tôt ! Toujours donc tu feras le lundi ?

—Mon seul jour de bonheur ; tu ne vas pas me le reprocher.

—Qu'est-ce que tu fais donc pour être si heureux que ça ?

—Pas une fois je n'ai pu me le rappeler !

\*\*

Une demoiselle d'Ottawa nous adresse une copie d'une invitation pour une soirée qu'elle a reçue de la part d'un médecin.

L'invitation est écrite sur une feuille de papier portant en tête l'annonce d'un hôtelier bien connu de la rue Sussex. Sur un coin de l'enveloppe on lit les lignes imprimées : "If not called for in ten days return to W. O. M... Wine and cigar merchant, No... Sussex street."

L'invitation est rédigée comme suit :

Mlle Albina X...,

La présence de votre compagnie est requise chez madame X..., No..., rue..., lundi soir, le 25 courant.

Votre respectueux,

L. CHARURBAIN, M.D.

\*\*

Deux cultivateurs sont surpris par un orage au moment où ils passent devant le presbytère de Saint-Jérôme.

Ils arrêtent leurs charettes près de l'église et se mettent à l'abri des grands arbres. L'orage bientôt devient une tempête, accompagnée des roulements sinistres du tonnerre.

La foudre s'approche et déchire à chaque instant le sein de la nue avec des crépitements terribles. Un des cultivateurs est épouvanté par un dernier éclat électrique du firmament et demande à son compagnon de se réfugier dans l'église.

Celui-ci lui répond : Pourquoi trembles-tu comme ça ? Vois donc le curé Labelle sur sa galerie. Il n'a pas peur du tonnerre, lui. Il regarde le ciel et les éclairs et il semble y prendre plaisir.

—Ce n'est pas surprenant, reprit l'autre, le curé est un homme qui aime tant le bordel, que ça ne lui fait pas grand chose.

\*\*

Encore un dompteur qui vient de se faire égratigner par un lion de mauvaise humeur ! Ah ! dame ! tout n'est pas rose dans le métier !

Un monsieur s'entretenait, l'autre jour, de ce dramatique incident avec l'épouse légitime d'un dompteur qui travaille, en ce moment, à la fête de Neuilly.

—Ne m'en parlez pas ! déclara-t-elle en frissonnant : je passe ma vie dans des trances ! C'est affreux ! Aussi je compte bien vendre la ménagerie, acheter une propriété dans les environs de Paris et m'y retirer le plus tôt que je pourrai.

—Quand cela ?

—Aussitôt que mon mari aura été mangé !

\*\*

Encore un bon point pour le Vrai Brazeau qui épuise des trésors de subtilité pour faire enrager la concurrence. Il vient d'acheter 200,000 cigares que la Banque d'Echange gardait comme sûreté collatérale dans une faillite. Ces cigares seront vendus à la boîte et au mille à une réduction de 50 cents dans la piastre. Il a aussi un stock considérable de cannes des patrons les plus élégants et les plus nouveaux. Elles seront vendues à un bon marché qui épatera le public. Allez les voir chez le Vrai Brazeau, No. 47, rue Saint-Laurent.